

VENIERIE

la chasse aux chiens courants



SOUVENIRS DE CHASSE DE LA FAMILLE BEUCORPS EN SAINTONGE ET DANS LE BLÉSOIS

Nous avons reçu de M. Yann-Marie du Bourblanc, communication des souvenirs de chasse de l'un de ses aïeuls, le marquis de Beaucorps, dont quelques-uns des récits, portraits de veneurs ou anecdotes d'époque suivent ci-dessous. Nous remercions M. du Bourblanc de cette évocation pleine de verve des années de vénerie de plusieurs des équipages qui découplèrent en Sologne au début de ce siècle.

Le premier Beaucorps qui eut un équipage fut François, né à la Bastière en 1731. Son père le fit entrer comme page aux écuries du Roi. Il y fut écuyer de main, puis chevaux-léger de la Garde. Atteint par la limite d'âge des pages, il refusa l'armée, préférant rentrer dans ses terres de la Bastière et de Parençay-en-Saintonge. Une note de papiers de famille nous dit : « Il aimait passionnément les chevaux et s'occupait d'élevage. Il interdisait de les monter avant l'âge de cinq ans et en avait toujours une soixantaine dans ses écuries. Ce qui n'empêchait pas sa femme et ses filles d'aller à la messe à pied, sans doute pour ne pas fatiguer les chevaux mais peut-être aussi parce qu'il estimait salutaire que l'élément féminin de la famille prit quelque exercice... »

Il possédait une meute superbe de race pure de Saintonge qui faisait l'admiration des veneurs de l'Ouest. Un jour, on vint lui dire qu'un vieux loup avait dévoré un mouton et semé le désordre dans le troupeau. Il attaqua l'animal et après une longue poursuite de deux jours, le prit dans les Bois des Ormes qui appartenaient au marquis de Voyer-d'Argenson, lequel se joignit à la fin de la chasse et l'hébergea avec sa meute très fatiguée. Il y avait une fameuse trotte depuis l'endroit de l'attaque du loup, sans qu'on sache si c'était à la Bastière ou à Parençay, jusqu'aux Ormes, près de Sainte-Maure de Touraine. Cet exploit fut considéré dans l'Ouest comme extraordinaire. A la suite de cette chasse, M. d'Argenson offrit à François de Beaucorps vingt mille livres de ses chiens qu'il avait vu si bien travailler. Naturellement il n'accepta pas le marché mais après sa mort, qui eut lieu prématurément en 1783 entre Saintonge et Saint-Jean d'Angély, au cours d'un trajet à cheval, sa veuve vendit les chiens cent écus pièce. François de Beaucorps laissait ainsi à sa femme, neuf enfants et la lourde charge d'administrer une fortune territoriale estimée à l'époque à

plus d'un million cinq cent mille livres.

Sa vie de veneur avait été émaillée d'aventures et d'anecdotes, ainsi, le jour du mariage d'un de ses fils, il apprit en revenant de la messe qu'un grand loup était venu, comme par bravade, enlever un mouton. Il revêtit sa tenue de chasse, ainsi que le marié ; et les voilà partis à la poursuite de l'animal ! C'était sans doute un loup diabolique qui voulait dès le début brouiller le ménage. Il n'en fut rien heureusement, car le marié, laissant son père continuer seul, revint de bonne heure et le ménage fut heureux sous les auspices d'un loup ! François de Beaucorps eut deux fils. Pierre-Louis, né en 1764, qui fut premier page aux écuries du Roi. Il ne put toutefois suivre les traditions de chasse de son père, car, à la Révolution, il rejoignit l'armée des Princes, où il y mourut.

Quant à son frère, Henri-Madeleine, né en 1768, il fut officier au Royal Pologne. Après son mariage en 1803 avec sa nièce Alexandrine de Beaucorps, fille de Pierre-Louis, il s'installa à Montgiron, magnifique propriété située au cœur de la Sologne, près de Romorantin, portant quatre-vingt-treize étangs et couvrant la superficie de huit mille hectares. C'était un territoire de chasse exceptionnel.

Henri-Madeleine était lieutenant de louveterie pour la région de Romorantin. Cette charge officielle lui donnait toutes les facilités pour ses déplacements à travers le pays. Il reçut du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe, la mission de détruire les animaux nuisibles de sa forêt de Bruadan. Il chassait donc principalement le loup à courre, qui était à cette époque fort nombreux en cette région, avec son neveu et beau-frère



Équipage Beaucorps.



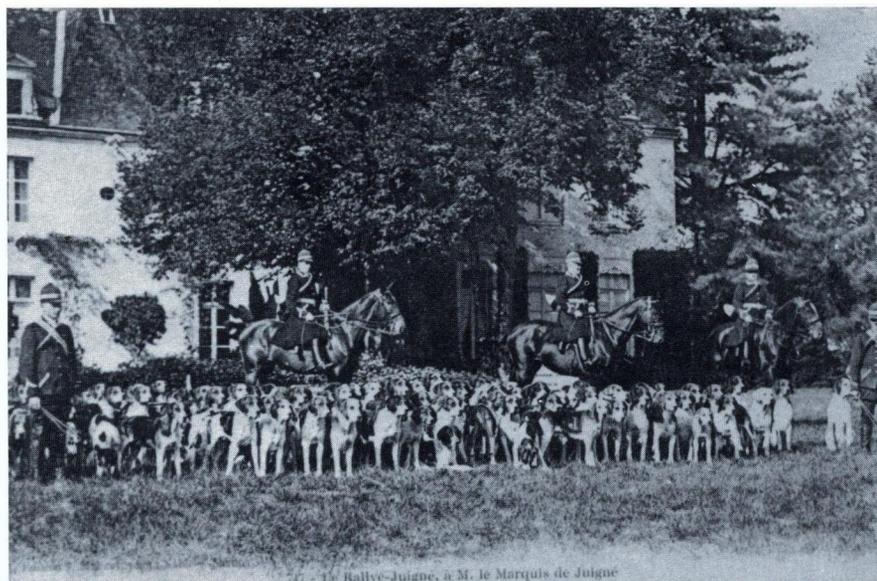
Équipage de Sudais.

(Collection : P. Verro)



Rallye Francbord.

(Collection : P. Verro)



Rallye Juigné

(Collection : P. Verro)

Ferdinand de Beaucorps-Créquy qui habitait à Saint-Denys près de Ménars.

Henri-Madeleine eut trois fils, Edouard (1804-1876), Eugène (1806-1870) et Albert (1810-1874). Ses trois fils continuèrent les traditions de chasse avec l'équipage. Leurs femmes manifestèrent cependant le désir de quitter la Sologne et ses étangs pour se rapprocher d'une région plus civilisée et plus propice à l'éducation de leurs enfants.

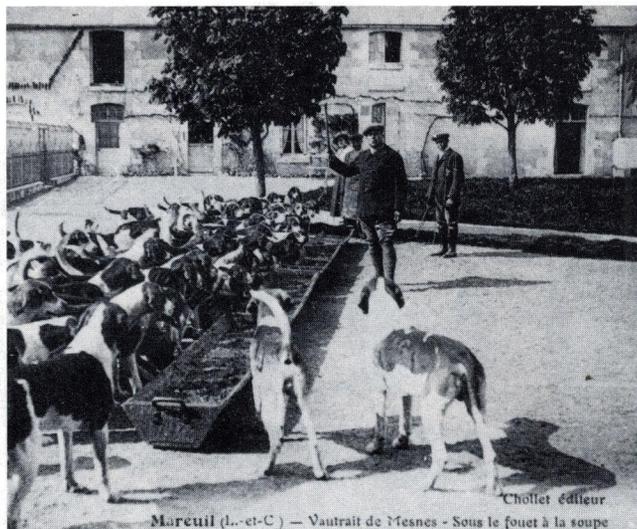
Montgiron fut vendu. Les trois frères s'établirent alors autour de Blois. Edouard acheta en 1836 la Chesnaie près de Chaille, en bordure de la forêt de Russy. Eugène se fixa à Celliers près de Chambord et Albert aux Murblins près de Cour-Cheverny. Edouard en association avec ses deux frères et son oncle de Saint-Denys louait les forêts des environs de Blois, chassant en Russy, Boulogne et Bruadan et dans les bois particuliers de leurs voisins et amis. La superficie couvrait une étendue considérable au Sud de la Loire entre Beaugency et Amboise, d'une part, et entre Blois et Bruadan, vers le Nord, d'autre part. A un moment que l'on ne peut préciser, le comte de Champgrand fut associé à l'équipage de la Chesnaie.

L'équipage, qui chassa de 1836 à 1850 comportait six hommes montés : trois maîtres et trois piqueux avec cinquante chiens anglo-poitevins et un lot important de foxhounds, bel ensemble de chiens ardents sur les animaux. La tenue était vert émeraude clair à parements amarante. L'équipage eut trois boutons dont on ne connaît pas l'ordre chronologique. Il y a cependant lieu de penser que le premier fut la tête de loup à gauche d'une bordure décorative ciselée dans laquelle un chien galope vers la gauche. Ce bouton très rare figure dans la collection de Monsieur Daguilhon-Pujol. Le second fut la tête de loup de face encadrée de houx, avec la devise « Vénerie de Blois » bouton estampé, et le troisième bouton fut le trophée « Forêt de Boulogne » avec sujet rapporté. On ignore tout des époques de ces changements et de leurs motifs.

Edouard de Beaucorps eut encore une aventure très particulière avec un loup. En effet, vers 1840, un garde apporta à la Chesnaie un louveteau de quelques jours, gros comme un chat, qui fut élevé à la basse-cour au biberon et devint un an plus tard un joli louvart. A deux ans, c'était un superbe loup, bien nourri, très sage, familier, mais bien élevé, doux comme un mouton, en un mot une perle de loup. Edouard



(Collection : P. Verro)



Vautrait de Mesnes

(Collection : P. Verro)

de Beaucorps montait beaucoup à cheval et souvent, sur son appel, le loup le suivait comme un chien. Ses frères et ses amis lui disaient néanmoins : « Méfie-toi, un loup reste un loup, on a vu avant toi des accidents. Surtout la nuit, ne l'emmène pas ». Il se moquait de ces sinistres prédictions. Enfin, harcelé par sa famille, il décida une épreuve. Un soir d'hiver, par un brouillard épais, il partit, un manteau posé devant lui sur la selle, « loup » le suivait. Après une bonne trotte, en traversant un bois, il fit glisser le manteau. A peine le vêtement avait-il touché terre que « loup » le déchirait à belles dents. Le dégât était limité puisque son propriétaire n'était pas dedans. L'affaire fut vite réglée ; le pistolet obligatoire à l'époque était dans les fontes de la selle pour les cas imprévus et Messire Loup n'eut pas le temps de se rendre compte qu'il avait commis une erreur et termina son séjour dans la famille comme descente de lit...

Edouard de Beaucorps fut par la suite frappé de surdité et ne chassa plus que rarement, accompagné d'un homme qui le tenait au courant et lui donnait la direction. Ses frères et oncle, quant à eux, continuèrent à chasser ensemble jusqu'en 1850, époque de la dissolution de l'équipage. Après 1850, les Beaucorps n'eurent plus d'équipage en propre mais continuèrent tout de même de chasser à courre dans d'autres équipages.

Robert de Beaucorps, l'un des fils d'Edouard, était un chasseur acharné et il chassa jusqu'à son dernier jour puisqu'il fut tué accidentellement en 1893, à l'âge de quarante-neuf ans, en revenant d'une chasse.

Ses fils reprirent le flambeau et plus particulièrement Pierre de Beau-

corps, car son frère Henri suivait les chasses avec plaisir mais n'avait pas cette passion de la chasse qui nous fait quelquefois oublier tout le reste. Pierre de Beaucorps chassait assidûment : dans les souvenirs de chasse qu'il nous a laissés, il indique que, de 1900 à 1905, il chasse jusqu'à six jours par semaine à courre, et à tir le dimanche !

Nous lui laissons la plume et reproduisons quelques-uns de ses souvenirs de vénerie :

Vers 1900 à 1905, j'ai chassé sérieusement, jusqu'à six jours par semaine à courre, et à tir le dimanche. En 1906, après la mort de ma sœur, j'ai voulu travailler et je suis allé m'installer à Paris, revenant chasser à la Chesnaie pendant les week-ends et les congés. En 1910, je me suis marié et j'ai cessé de chasser. De tout cela, que reste-t-il en 1960 ? De bons souvenirs et quelques rhuma-

tismes. Ces derniers, je les garde pour moi ; ce sont de fidèles compagnons, quelquefois, je trouve même qu'ils le sont trop ! Quant aux souvenirs, je vais essayer d'en retrouver quelques-uns.

Mes deux frères et moi, en âge de chasser à notre tour, pouvions suivre neuf différents équipages sans faire de déplacements, en partant le matin, de la Chesnaie et en y rentrant le soir, sauf au cas où des animaux nous entraînaient trop loin ; souvent le rendez-vous avait lieu au bout du parc. Grâce à un excellent réseau de tramways qui sillonnaient le Blésois en tous sens, il était possible de chasser dans toute la région comprise au nord de la Loire entre Fréteval, Marchenoir, Herbault-en-Beauce et, au sud, Amboise, Chenonceaux, le Cher, Mennetou, Salbris, la Motte-Beuvron, Orléans. Le territoire était remarquable, surtout

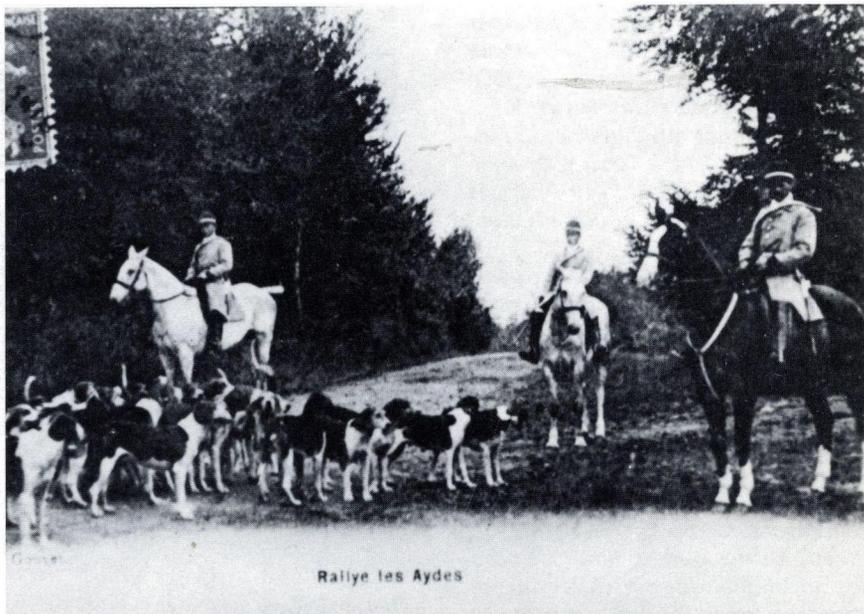


(Collection : P. Verro)

au sud, c'est-à-dire en Sologne. Ces tramways étaient de petits trains qui prenaient voyageurs et chevaux.

Les équipages que j'ai suivis ou dont j'ai entendu parler sans cependant les suivre, sont, au hasard de mes souvenirs : l'équipage « Sologne » de Cheverny, au marquis de Vibraye (forêts de Russy, Boulogne, Chambord, Sologne) ; celui de M. Edgar Bégé, de Villeneuve (Russy, Boulogne, Sologne) ; celui du duc de Lorge (Chambord, Boulogne, Haute Sologne) ; « Sudais » au prince Amédée de Broglie, Chaumont (Sudais et Blois) ; M. de la Motte, de Montpoupon (Sudais) ; M. de Lauvergat (Amboise) ; M. Barton, de Mesnes (bord du Cher) ; M. Calman (Blois et Orléans) ; prince Charles de la Tour d'Auvergne (Orléans) ; M. Catzigras (Marchenoir et Fréteval) ; M. Flury, de Salbris (Sologne). Venaient en déplacement, l'équipage du comte de Lestrangle (Sudais) et le vautreait du marquis de Juigné (Bruadan). Aux environs de Tours, quand nous étions à Comacré, nous avions aussi les équipages Puysegur, la Villarmois, d'Espous, Hainguerlot, Champchevrier.

Les équipages étaient nombreux parce que le nombre d'animaux était élevé, peuplant les grandes forêts domaniales de l'État, comme Blois, Russy, Boulogne et les forêts particulières de Fréteval, Marchenoir, Amboise, Sudais, Chambord ainsi que des bois moins importants. Tous ces bois privés formaient un ensemble dix fois supérieur aux forêts domaniales. Les animaux venaient



Rallye les Aydes à M. Calman.

(Collection : P. Verro)

couramment jusqu'aux abords des maisons et des villages, sangliers et cerfs ravageant les champs de pommes de terre ou d'autres légumes, chevreuils broutant toute verdure qui leur tombait sous la dent, au grand dommage des vergers et des cultures. Lorsque la chasse fut interrompue, pendant les guerres de 1870 et de 1914-18, la population animale crût de telle manière que des battues furent organisées par les préfets afin de sauvegarder la nourriture des humains et des animaux domestiques. Les fusils, déposés dans les mairies, étaient empruntés par les

chasseurs pour la journée et rendus le soir.

Mes frères et moi portions la tenue de deux équipages, celui de Cheverny, « Sologne », au marquis de Vibraye, et celui de Chaumont, « Sudais », au prince Amédée de Broglie. Leur territoire s'étendait en triangle : Tours, Vierzon, Orléans, en Sologne, au Sud de la Loire ; et au nord, les forêts de Blois et de Marchenoir.

La Loire est un fleuve capricieux et bizarre. Alors qu'en été les enfants le traversent en retroussant leurs pantalons et que l'on prend les goujons quasi à la main, au milieu du courant réduit à un filet, par grande crue il est mauvais, semé de tourbillons dangereux, coulant en torrent à une vitesse de cheval au trot. Les grands animaux le savent bien, qui, fatigués, descendaient les coteaux, traversaient la plaine du Val de Loire et se mettaient à l'eau pour se rafraîchir et se débarrasser des chiens qui les serraient de trop près. Profitant de la pleine eau qui roulait en flots pressés, nageant en force, le vent dans leurs bois relevés formant voile, ils descendaient à bonne allure, sans fatigue, portés par le courant. Il fallait prendre le trot pour les suivre sur la berge. Lorsqu'à la tombée du jour, il s'agissait de cerfs venant de la forêt de Sudais qui prenaient l'eau vers Candé, le galop était nécessaire afin d'atteindre le pont de Chaumont et de sonner pour les effrayer avant qu'ils passent sous le pont, sans quoi ils pouvaient descendre ainsi jusqu'à Amboise. Ce n'était plus de la chasse mais une partie de pêche ! Passé le pont, certains cerfs forçaient l'allure et s'échappaient pour de bon. Dans

2253. EN SOLOGNE (L.-&-C.) — Chasse à courre du Rallye Beuvron - Au bord de l'Etang



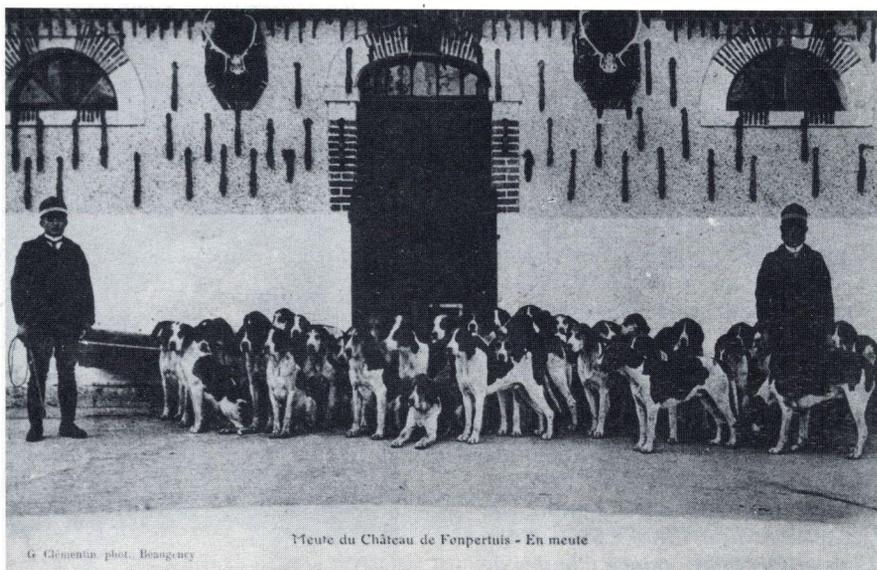
(Collection : P. Verro)

ce cas, il n'y avait plus qu'à sonner l'air mélancolique de « la retraite manquée » et à rentrer chez soi. En Loire, par grande crue d'hiver, il fallait éviter autant que possible que les chiens se missent à l'eau à la suite d'un animal, au risque d'être happés par un tourbillon et noyés sans secours possible.

Sur les étangs gelés, il y avait aussi le danger qu'un cerf s'y engageant fit céder la glace sous son poids, entraînant les chiens qui l'y auraient accompagné et se seraient noyés avec lui. De tels faits pouvaient être catastrophiques pour un équipage, démonté d'un coup (...).

Les accidents graves à la chasse sont heureusement rares. Des chutes de cheval, on ne parle guère ; ce sont des incidents de parcours qui se prennent avec philosophie et se paient de quelques courbatures. La plupart des chasseurs savent se tenir en selle, sont rôdés par l'habitude, jugent d'un coup d'œil s'il y a possibilité de passer ou si les risques sont trop grands. Parfois on échappe de justesse.

En Sologne, Maurice Bégé fit une chute ; son cheval, se relevant d'un bond, lui mit le pied sur la tête. La chance fit d'abord que la terre gorgée d'eau était molle et ensuite que



Rallye Sologne au Duc de Lorge.

(Collection : P. Verro)

le sabot glissa de côté, lui écrasant seulement l'oreille qui pendait lamentablement. Son frère Raymond qui le suivait à petite distance vit son aîné un peu étourdi, la tête sur l'épaule, ruisselant de sang — on ne peut s'imaginer ce qu'une oreille peut en contenir —. Toujours serviable, voyant qu'elle ne tenait presque plus, il tira son couteau de poche et lui dit : « Attends, mon vieux, ne

t'en fais pas, je vais t'arranger ça » ! L'oncle Yvan de Beaucorps arriva au galop vers les deux frères, et, juste à temps, arrêta le couteau « au nom de Madame Bégé », argument qui porta. Muni d'un bandage de fortune, puis recousu habilement, Maurice Bégé n'en garda qu'une grosse cicatrice avec le haut de l'oreille en moins ; il lui en restait les deux tiers et il entendait parfaitement.

A vos retours de chasse Naturalisez vos trophées



MICHEL VAILLIER

MAITRE-ARTISAN
TAXIDERMISTE - NATURALISTE
OSTEOLOGISTE

« Un des meilleurs ouvriers de France »
Spécialiste des safaris Tannage de peaux

Montage de têtes et pattes
de Chevreuils, Cerfs, Sangliers, etc...
Bécasses, Faisans, Canards, Perdrix, etc...
Tarif sur demande

31, rue de Rome
93150 LE BLANC MESNIL
Tél. (1) 48.66.52.13

Dépôt vente « Espace Agnès Tonin »
72, rue St-Honoré — 75001 Paris — Tél. 45.08.10.16